

Grenet-Dancourt, Ernest
Jour de divorce

E. GRENET-DANCOURT & GASTON POLLONNAIS

5

Jour de Divorce

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS
PAUL OLLENDORFF, EDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1896

Jour de Divorce

Comédie en un acte

Représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Théâtre Nationa
de l'Odéon, le 4 décembre 1895.

THÉATRE DE M. GRENET-DANCOURT

Rival pour rire, comédie en un acte (*Odéon*).. 1 50
Les Noces de Mademoiselle Loriquet, comédie en trois actes (*Cluny*)........................ 2 »
La Femme, comédie en un acte (*Palais-Royal*). 1 »
Trois Femmes pour un Mari, comédie-bouffe en trois actes (*Cluny*)........................ 2 »
Oscar Bourdoche, comédie en un acte (*Cluny*). 1 50
La Banque de l'Univers, comédie en cinq actes (*Ambigu*)................................ 2 »
Divorçons-nous ? comédie en un acte (*Cluny*). 1 »
Les Mariés de Mongiron, comédie-bouffe en trois actes (*Cluny*).... .... 2 »
Hypnotisée, comédie en un acte.............. 1 »
Rigobert, vaudeville en trois actes, collaborateur : M. P. Burani (*Cluny*)................ 2 «
L'Abbé Vincent, comédie en un acte (*Odéon*).. 1 50
La Revanche du Mari, comédie en trois actes, collaborateur : M. F. Cohen (*Déjazet*)...... 2 »
La Scène à faire, comédie en un acte......... 1 »
Le Torchon brûle, comédie en un acte (*Application*)..................................... 1 »
L'heure du Bain, comédie en un acte (*Figaro*). 1 »
Le Voyage des Berluron, vaudeville en quatre actes, collaborateurs : MM. Ordonneau et Kéroul (*Déjazet*).......................... » 60
Le Moulin de Javelle, opéra-comique en un acte, musique de M. P. Henrion (*Eden*).... 1 50
Norah la Dompteuse, vaudeville en trois actes, collaborateur : M. G. Bertal (*Nouveautés*)... » 60
Monsieur Mars et Madame Vénus, opérette en un acte, musique de M. P. Henrion (*Eden*). 1 50
La Petite Veuve, comédie en un acte (*Ambigu*) 1 »
Trop Aimé, comédie-bouffe en trois actes, collaborateur : M. M. Vallady (*Cluny*)......... » 60
Le Phoque, comédie en un acte (*Gaîté*). 1 50

THÉATRE DE M. GASTON POLLONNAIS
(*Hubert Desvignes*)

La Comédie dans le monde, un volume in-18 jésus....... .. .. 3 50

E. GRENET-DANCOURT & GASTON POLLONNAIS

Jour de Divorce

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS
PAUL OLLENDORFF, EDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1895

A

MM. MARCK ET DESBEAUX

DIRECTEURS DU THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

PERSONNAGES

LE COMTE PAUL DE BERNAY. .	MM.	AMAURY.
LE BARON RENÉ DES ORMIÈRES		DUARD.
JANE DE BERNAY.	Mlles	MARSA.
LA VICOMTESSE ADELINE DE MARSAC.		BÉRY.
MARIE.		BASSET.

A Paris, de nos jours.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur général du Théâtre de l'Odéon.

JOUR DE DIVORCE

Un petit salon. Portes au fond, portes latérales. — Au mur, un portrait du comte de Bernay. — Au lever du rideau, Jane suivie de Marie, portant un petit plateau contenant des cartes, entre vivement par le fond et tombe assise sur un siège.

SCÈNE PREMIÈRE

JANE, MARIE, puis ADELINE.

JANE.

Ouf! c'est fait, ma pauvre Marie, me voilà divorcée!

MARIE.

On ne le dirait pas, madame la comtesse a une mine charmante.

JANE, ôtant son chapeau.

Jamais je ne me suis mieux portée.

MARIE.

Madame la comtesse ne veut rien prendre?

JANE.

Non.

MARIE.

Un petit bouillon?...

JANE.

Merci. (Changeant de ton.) Personne n'est venu pendant mon absence?

MARIE.

Au contraire, madame, beaucoup de monde.

JANE.

Des dames... des messieurs?

MARIE.

Des messieurs surtout.

JANE, à part.

Allons, on ne m'abandonne pas.

MARIE, montrant le plateau.

Voici leurs cartes.

JANE.

C'est bien, mettez-les là.

MARIE, posant le plateau sur un meuble.

Madame la comtesse n'a plus besoin de moi?

JANE.

Non. (La rappelant.) Ah! n'oubliez pas que je n'y suis pour personne, n'est-ce pas?

ADELINE, paraissant au fond.

Pas même pour moi?

JANE, allant au devant d'elle et l'embrassant.

Oh ! toi, ma chère Adeline, je t'attendais ! (A Marie qui est restée immobile.) Eh bien, Marie, que faites-vous là ?

MARIE, embarrassée.

Je voulais demander à madame...

JANE.

Quoi ?

MARIE.

Ce que je devrais faire dans le cas où monsieur...

JANE, vivement.

Il n'y a plus de « monsieur. »

MARIE.

Cependant, si par hasard il se présentait...

JANE.

Eh bien, vous le mettriez à la porte, voilà tout.

MARIE.

Oh ! madame, je n'oserai jamais.

JANE.

Je l'ai bien osé, moi.

MARIE, après un temps.

Madame la comtesse est bien sûre, au moins, que monsieur le comte n'a plus le droit d'entrer ici ?

JANE.

Absolument sûre. — Allez et faites ce qu'on vous dit.

MARIE, à part, en remontant la scène.

Je n'oserai jamais !

Elle sort par le fond.

SCÈNE II

JANE, ADELINE.

ADELINE.

Alors c'est fait ?

JANE.

C'est fait.

ADELINE.

Divorcée ?

JANE.

Divorcée.

ADELINE.

Et tu es satisfaite ?

JANE, nerveusement.

Très satisfaite.

ADELINE.

Tu me dis cela, ma chère Jane, comme si, au contraire, tu regrettais ce qui vient de se passer.

JANE, avec des larmes dans la voix.

Je t'assure, ma chère Adeline, que je ne regrette rien.

ADELINE.

Non, mais tu pleures.

JANE.

C'est nerveux. — Tu ne voudrais pas que je sautasse de joie.

ADELINE, souriant.

Non, aujourd'hui ce ne serait pas convenable, c'est trop tôt. (Changement de ton.) Imposante, la cérémonie ?

JANE.

Non, plutôt comique...

ADELINE.

Comme la première, alors ?

JANE.

Avec cette différence, qu'à la première, on ignore où l'on va, et, qu'à la seconde, on sait d'où l'on sort.

ADELINE.

Et... ton mari ? (Se reprenant.) Le comte?...

JANE.

Lui ? Il paraissait très heureux !... Un moment même, j'ai cru qu'il allait me demander la permission de m'embrasser. (A elle-même.) Il avait l'air plus jeune encore que le jour de notre mariage.

ADELINE.

C'est un bel homme !

JANE, vivement.

N'est-ce pas ? (Après un temps.) C'est curieux, je ne regrette rien, je te le répète, et cependant je ne puis croire encore que ce qui vient d'être fait, soit fait.

ADELINE.

On s'habitue à tout : tu t'habitueras à ta nouvelle situation, comme je me suis habituée à la mienne.

JANE.

Ces deux situations ne se ressemblent pas... Toi, tu es veuve, et moi, je suis divorcée... Ce n'est pas la même chose... Ton mari est mort.

ADELINE, vivement.

Avoue qu'il me devait bien cela.

JANE.

C'est possible, mais enfin, il est mort, tandis que mon mari à moi est vivant, tout ce qu'il y a de plus vivant.

ADELINE, souriant.

Voudrais-tu donc qu'il mourût ?

JANE.

Je ne lui demande pas cela... D'abord, je le connais, il refuserait... Et cependant c'est là l'idée à laquelle je ne puis m'accoutumer : n'être plus sa femme et savoir qu'il vit, qu'il existe, qu'il respire, boit, mange, dort, va et vient comme par le passé... (se levant.) C'est atroce !

ADELINE.

Ma chère Jane, tu n'aurais pas dû faire ce que tu viens de faire.

JANE.

Je n'aurais pas dû divorcer ?

ADELINE.

Non.

JANE.

Pourquoi ?

ADELINE.

Parce que tu aimes encore ton mari.

JANE.

Moi ?

ADELINE.

Toi ?

JANE.

Tu te trompes, ma chère Adeline, M. de Bernay m'est aujourd'hui tout à fait indifférent.

ADELINE.

Et moi, je suis sûre que tu l'aimes encore, et la preuve, c'est que tu es jalouse.

JANE.

Jalouse?

ADELINE.

Oui, tu as peur qu'il ne se remarie.

JANE.

Il ne faisait que cela tous les jours... C'est même ce qui m'a donné à penser que j'étais de trop dans son existence et encouragée à lui rendre sa liberté, en réclamant le divorce.

ADELINE.

Alors, bien vrai, tu ne sens plus rien, là, pour lui ?

JANE.

Si, de la haine.

ADELINE, souriant.

Prends garde !... La haine et l'amour sont de la même famille.

JANE.

C'est possible, mais comme je ne fais plus par-

tie de celle de M. de Bernay, tu m'obligeras en ne me parlant plus de lui.

ADELINE.

Soit ! Je ne t'en parlerai plus.

JANE.

Ce qui me fait plaisir, c'est de voir que malgré mon changement de position, on ne me délaisse pas... C'est, depuis ce matin, une véritable procession... (Montrant les cartes.) Tiens, regarde.

ADELINE.

Tes adorateurs ?

JANE.

Oui, ils sont tous venus. (Lisant les cartes.) Le baron de Savoisy et son frère, de Saint-Dizier, le vieux marquis de Rouvres, Louis Lambert... Oh! celui-là, un journaliste qui flairait un article à sensation... Le comte de Monléon... Ah! ah ! le vicomte de Guéret! Très particulier celui-ci : recherche les femmes qui sont dans le malheur, comme les requins suivent les navires quand il y a des malades à bord... Paul des Grives, Jacques de Rennes, etc. etc. Tu vois que je ne suis pas abandonnée.

ADELINE.

Fidèles, même après la disparition du mari ! Décidément l'homme s'améliore.

JANE, regardant toujours les cartes.

Ah ! très curieux !

ADELINE.

Quoi donc ?

JANE.

Ils sont presque tous sur le point de quitter Paris.

ADELINE.

A quoi vois-tu cela ?

JANE.

Tiens lis... P. P. C.

ADELINE, riant.

Allons donc ! je savais bien...

JANE.

Que signifie...

ADELINE.

Cela signifie tout simplement, ma chère, que tes adorateurs battent poliment en retraite... Même aventure m'est arrivée, quand je suis devenue veuve.

JANE.

Ce sont donc les maris qui attirent les amants ?

ADELINE.

Comme l'amant attire le fer, et lorsqu'ils disparaissent, avec eux s'envolent les amoureux !

JANE, gaîment.

Eh bien, bon voyage !... Je ne les remplacerai pas. (A Marie qui entre par le fond.) Qu'y a-t-il ?

SCÈNE III

Les Mêmes, MARIE.

MARIE.

Madame, c'est un monsieur tout jeune et décoré...

JANE, vivement.

Je n'y suis pas, je vous l'ai dit.

MARIE.

Ce monsieur prétend qu'il arrive d'Afrique et qu'on y est toujours pour quelqu'un qui vient de si loin.

JANE.

D'Afrique ?... Alors, c'est René ?...

MARIE.

Monsieur le baron René des Ormières, oui, madame.

JANE, à Adeline.

Un de mes cousins.

ADELINE.

Tu en as plusieurs ?

JANE.

Dix-sept. (A Marie.) Vite, faites entrer M. des Ormières.

Marie sort par le fond.

SCÈNE IV

JANE, ADELINE, puis RENÉ.

ADELINE.

Tu as dix-sept cousins et tu as divorcé ?

JANE.

Pourquoi non ?

ADELINE.

Dame ! j'ai toujours entendu dire que les cousins avaient été créés et mis au monde pour consoler leurs cousines quand celles-ci n'étaient pas heureuses en ménage.

JANE.

Dans les comédies, peut-être, mais dans la vie... (Apercevant René au fond.) Chut ! le voici.

RENÉ, baisant la main de Jane.

Ma chère Jane, je suis heureux de vous baiser les mains. (saluant Adeline.) Madame.

JANE, présentant Adeline.

Madame la vicomtesse de Marsac. (Présentant René.) M. le baron des Ormières, mon cousin.

RENÉ, à Adeline.

J'ai eu plusieurs fois, madame, l'honneur de me rencontrer dans le monde avec M. de Marsac.

ADELINE.

Il est mort.

RENÉ, distraitement.

Mes compliments. (se reprenant.) Mes compliments de condoléances.

JANE, à René.

Depuis quand à Paris?

RENÉ.

Depuis hier... Ma première visite est pour vous.

JANE.

C'est fort aimable.

RENÉ.

Il me tardait de vous voir, après quatre années d'absence.

JANE, rêveuse.

Quatre ans !

RENÉ.

Mais oui, quatre ans.

ADELINE, cherchant à se donner une contenance.

Le temps passe avec une rapidité...

RENÉ, prenant les mains de Jane.

Laissez-moi vous regarder un peu... Toujours charmante !

ADELINE, à part.

Je crois que je suis de trop.

RENÉ. continuant.

Plus charmante que jamais, même !

JANE, souriant.

Des compliments !

RENÉ.

Il y a quatre ans que je ne vous en ai pas fait, passez-m'en quelques-uns.

ADELINE, remontant un peu la scène.

Ma chère Jane...

JANE, vivement.

Tu pars ?

ADELINE.

Oui, une visite à rendre.

JANE.

Reviens dîner avec moi.

ADELINE, hésitant.

Mais...

JANE, vivement.

Pas de mais... Je t'attends.

ADELINE, souriant.

Alors... (saluant René.) Monsieur!

RENÉ, même jeu.

Madame!

JANE, bas à Adeline, en la reconduisant.

Comment le trouves-tu?

ADELINE, même jeu.

Charmant!

Elle sort par le fond.

SCÈNE V

JANE, RENÉ.

RENÉ.

Jolie, la vicomtesse de Marsac!

JANE.

Et veuve, vous savez, et très riche, et... pas d'enfants!

RENÉ, souriant.

Pas d'enfants!... C'est une femme accomplie!

JANE.

La voulez-vous?

RENÉ.

Elle est à vendre?

JANE, lui tapant sur les doigts.

Vilain!

RENÉ, riant.

Excusez-moi, mais là-bas, en Afrique, une femme, ça s'achète.

JANE.

Elle vous trouve charmant.

RENÉ.

Madame de Marsac?

JANE.

Oui, elle vient de me le dire en sortant.

RENÉ.

Elle avait déjà eu le temps de... Mâtin! elle a le coup d'œil rapide!...

JANE.

Ne plaisantez pas, René, c'est un fort beau parti, et vous en trouverez difficilement un meilleur.

RENÉ, vivement.

Mais je n'en cherche pas.

JANE.

Cependant, vous êtes arrivé à un âge...

RENÉ, mélancoliquement.

Au contraire, j'ai passé cet âge-là... Il y a quatre ans, je ne dis pas, si ma famille avait consenti... Mais alors, on me trouvait trop jeune... Trop jeune!... Comme si jamais on l'était trop pour l'amour et le bonheur!

JANE.

Vous dites?

RENÉ.

Rien... C'est assez parler de moi, Jane, parlons de vous... Comment va le comte?

JANE, distraitement.

Lequel?

RENÉ, surpris.

Comment, lequel?... Mais votre mari, parbleu! Car vous avez profité de mon absence pour vous marier, n'est-ce pas?

JANE, souriant.

Avais-je donc besoin de votre consentement?

RENÉ, vivement.

Presque!... car enfin, c'est toujours la même chose : c'est nous les petits cousins, nous qui — lorsque vous êtes toutes petites — vous aidons à faire vos premiers pas; nous qui — lorsque vous êtes plus grandes — vous faisons sauter à la corde; et, un peu plus tard, nous aussi, nous encore, qui vous faisons, à votre premier bal, danser votre première valse! Oh! cette première valse!... A peine les derniers accords en ont-ils retenti, qu'on nous éloigne de vous, et, bientôt, quand vous êtes suffisamment développées, mises au point, mûres enfin pour le mariage, on nous expédie en Afrique et l'on vous marie avec... un étranger!

JANE, à part.

Hélas!

RENÉ.

Au moins, vous rend-il heureuse?... Ah! il ferait

beau voir qu'il en fût autrement!... Voyons, où est-il, que je fasse sa connaissance et que je le confesse?

JANE, tristement.

Il est absent.

RENÉ.

Absent?... Comment, voilà trois trois ans à peine que vous êtes mariés, et il n'est pas là, près de vous, à vos pieds?... Il est absent?

JANE, gravemeut.

Oui... et pour longtemps.

RENÉ, surpris.

Pour longtemps?

JANE.

Pour toujours.

RENÉ, avec émotion.

Ah! mon Dieu!... Mort... Ma pauvre enfant!

JANE, au public.

Qu'est-ce qu'il dit?

RENÉ.

En vous voyant si mélancolique, si triste, j'aurais dû me douter...

JANE, vivement.

Mais je ne suis pas triste, René, au contraire!

RENÉ, sursautant.

Remariée peut-être? Déjà?

JANE, riant.

Mais non, mon ami, mais non... Divorcée!

RENÉ.

Divorcée?

JANE.

Depuis ce matin.

RENÉ.

Depuis ce matin!... Eh bien, mais, j'arrive bien.

JANE.

Pourquoi ?

RENÉ, vivement.

Je vous le dirai tout à l'heure!... Alors, il vous a rendue malheureuse?

JANE.

C'est-à-dire....

RENÉ.

Il vous a trompée, quoi?

JANE.

Trompée, non, — il m'avait prévenue.

RENÉ.

Enfin, il ne vous aimait pas.

JANE.

Si... Mais il en aimait d'autres en même temps que moi, et cela me contrariait.

RENÉ.

Pourquoi diable, l'avez-vous épousé?

JANE.

Maman m'a affirmé que je l'aimais.

RENÉ, à lui-même.

Tromper une aussi charmante femme! (A Jane.) Ah! Soyez tranquille, Jane, vous n'aurez pas cela à craindre de ma part.

JANE, sursautant.

René! Qu'est-ce que vous dites?

RENÉ, avec feu.

Je ne suis plus trop jeune aujourd'hui, et j'ai le droit de vous dire — sans vous offenser, — puisque maintenant vous êtes libre, que je vous aime, que je vous ai toujours aimée et que je veux que vous soyez ma femme!

JANE, vivement.

Et moi, je ne le veux pas! — Je n'ai pas reconquis ma liberté pour l'aliéner à nouveau!

RENÉ, avec emportement.

A votre âge, vous ne pouvez pas rester... veuve... fille... garçon... heu... (Changeant de ton.) En somme qu'est-ce que vous êtes au juste?... Je n'en sais rien, moi.

JANE, souriant.

Mettons que je n'ai pas de sexe.

RENÉ, sans l'entendre.

Voyons, réfléchissez, ma chère Jane, à la fausseté de votre situation.

JANE.

Elle me semble, au contraire, parfaitement nette.

RENÉ, vivement.

Vous vous trompez!... Désormais, on s'éloignera de vous avec une sorte de terreur, qu'on appellera du respect, pour ne pas vous blesser; la sympathie qu'on fera semblant de vous témoigner, ne sera, au fond, qu'une dédaigneuse pitié; on vous abandonnera, on vous craindra... On vous invitera à des dîners d'hommes, tenez!

JANE, souriant.

On dit qu'on ne s'y ennuie pas.

RENÉ.

Quand vous irez au théâtre, on dira que vous aimez les plaisirs légers; à la promenade, on vous accusera d'attirer l'attention des hommes mariés; et, si, par hasard, il vous prend fantaisie d'aller au cimetière promener votre mélancolie, on prétendra que vous donnez des rendez-vous d'amour derrière la tombe d'Héloïse et d'Abeilard.

JANE.

J'ai de bonnes amies qui savent qui je suis et sauront me défendre au besoin.

RENÉ.

Vous oubliez, Jane, que les amies dont vous parlez ont des maris qui vous regarderont d'un fort mauvais œil et éloigneront leurs femmes de vous.

JANE, impatientée.

Alors, selon vous, le divorce aurait tous les inconvénients du veuvage...

RENÉ.

Sans en offrir les avantages... oui.

JANE.

Et je serais moins libre que jamais?

RENÉ.

Parfaitement... Une femme qui divorce, se place immédiatement sous la surveillance...

JANE, ironiquement.

De la haute police?

RENÉ.

De la société... On vous épiera, vos moindres gestes seront commentés, et, si vous restez sage, on dira que vous vous repentez... Bref, n'étant plus la femme de personne, vous serez un peu la femme de tout le monde, et chacun s'arrogera le droit de dire sur votre compte tout ce qui lui passera par la tête, personne n'étant là pour vous protéger.

JANE, après un temps.

Vous êtes gai, vous.

RENÉ.

Le désert rend raisonnable. (Changeant de ton.) Voyons, Jane, acceptez l'offre que je vous ai faite... Je vous aime si sincèrement.

JANE, après un temps.

Croyez-vous que le comte se remariera?

RENÉ.

Il doit être capable de tout.

JANE, nerveusement.

Si j'en étais sûre, je serais capable, moi, de l'épouser à nouveau, pour le seul plaisir de l'empêcher d'en épouser une autre.

RENÉ.

Allons donc! Un mari qui divorce ressemble à ces convives qui sortent de table avant la fin du repas : ce sont gens sans usage, qu'on n'invite pas une seconde fois.

JANE, à elle-même.

Ce serait peut-être amusant.

RENÉ, humblement.

J'attends votre réponse, Jane.

JANE.

Est-il possible, René, que vous m'adressiez une pareille demande aujourd'hui, le jour où je viens de perdre...

RENÉ.

Comment, de perdre!... Mais puisqu'il n'est même pas mort, l'impudent!

JANE.

N'importe! laissez-moi au moins le recueillement de la première heure.

RENÉ, lui prenant la main.

Voulez-vous que je repasse dans une demi-heure?

JANE, se dégageant.

Voyons, René, si mon mari venait...

RENÉ, piqué.

Décidément, vous ne parlez que de lui!

JANE, doucement.

Je ne puis... du jour au lendemain... me déshabituer de certaines formules.

RENÉ.

Soit! Mais au moins tirez-moi de l'anxiété dans laquelle je suis... Voyons, suis-je refusé, ou bien... comme on dit aux Français... reçu à corrections?

JANE, hésitant.

Eh bien... (On sonne violemment.) Ecoutez!

RENÉ.

Ça, c'est un coup de sonnette de mari.

JANE, à part. avec une joie mal dissimulée.

Si c'était lui!

Marie effarée, paraît au fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Madame!

JANE.

Quoi?

MARIE.

C'est monsieur!

RENÉ, ironiquement.

Parbleu!

JANE.

Eh bien, faites ce que je vous ai dit tout à l'heure.

MARIE, troublée.

Fermer la porte à monsieur?... Le mettre dehors?

RENÉ, vivement.

Voulez-vous que je m'en charge?

JANE, à René.

Vous m'énervez, vous, vous savez!... D'abord, qu'est-ce que vous faites ici?

RENÉ.

Et lui?... Ma présence auprès de vous est, à coup sûr, moins déplacée que la sienne.

MARIE.

M. le comte a déclaré qu'il ne partirait pas avant d'avoir parlé à madame la comtesse.

RENÉ, vivement.

Je vais le recevoir, moi!

JANE, montrant la porte de droite.

Vous, vous allez entrer là et y rester jusqu'à ce que je vous délivre... Vous tenez donc absolument à me compromettre?

RENÉ.

Mais, c'est lui, qui vous compromet!

JANE, le poussant vers la droite.

Allons! faites ce que je vous dis.

RENÉ.

J'y consens, à condition que vous l'expédierez.

JANE.

Soyez tranquille.

RENÉ, sortant par la droite.

Je ne le suis pas du tout.

JANE, à Marie.

Faites entrer.

MARIE, vivement.

Tout de suite!

Elle sort en courant par le fond.

JANE, s'asseyant.

Lui!

SCÈNE VII

JANE, PAUL.

PAUL, saluant.

Madame!...

JANE, sèchement.

Vous désirez?

PAUL.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

JANE, vivement.

Deux, si vous voulez, mais dites vite... Je suis pressée.

PAUL, surpris.

Déjà! (Changeant de ton.) Jane! (se reprenant.) Madame.

JANE.

J'aime mieux cela.

PAUL, montrant son portrait qui est accroché au mur.

Je viens vous prier de me rendre ce portrait, dont la vue pourrait, à la longue, vous être... désagréable.

JANE, sèchement.

Je n'avais même pas remarqué qu'il fût encore là.

PAUL.

Vous excuserez mon indiscrétion, mais je n'aime pas que mes portraits traînent chez les femmes.

JANE, froidement

Emportez-le.

PAUL.

Mon valet de chambre viendra le prendre, mais j'ai tenu auparavant à faire une démarche personnelle auprès de vous.

JANE.

Trop aimable!... Mais vous auriez pu attendre quelques jours avant de vous présenter chez moi.

PAUL.

Pourquoi?... Vous ne sauriez être, un autre jour, plus indulgente qu'aujourd'hui : le bonheur rend le cœur des femmes généreux.

JANE, ironiquement.

Alors, j'ai dû vous paraître bien avare, pendant les trois années que nous avons été mariés.

PAUL.

Vous êtes méchante et vous avez raison.

JANE.

Je le suis trop tard... Les hommes ont besoin qu'on les batte, et, malheureusement, je ne vous ai pas battu.

PAUL.

Vous avez bien fait, c'est lâche de battre un homme... D'ailleurs, je vous l'aurais rendu... Voyez-vous, je crois fermement que nous en serions toujours venus où nous en sommes... Je n'étais pas fait pour le mariage.

JANE, ironiquement.

A qui le dites-vous?

PAUL.

Et puis, là, vrai, vous m'aimiez trop.

JANE, vivement.

Et si je vous avais détesté?

PAUL.

Alors, j'aurais été fou de vous!

JANE.

Vous auriez dû prévenir ma mère de cette infirmité.

PAUL.

Je ne la savais pas incurable. — D'ailleurs, à ce moment-là, je vous aimais.

JANE.

Un caprice!

PAUL.

Peut-être, mais quoi de plus charmant qu'un caprice? Est-ce que vous croyez aux amours éternelles, vous?... Roméo et Juliette!... Mourir au cinquième acte. — Même avec de la musique de Gounod, — c'est dur!

JANE, à elle-même.

Cela dépend.

PAUL.

En somme, vous me rendrez cette justice que ce n'est pas moi qui ai demandé à me séparer de vous.

JANE.

En effet, c'est moi, et je ne le regrette pas... C'est tout ce que vous avez à me dire?

PAUL, hésitant.

Oui, à moins que vous ne me permettiez de vous poser une dernière question.

JANE.

Laquelle?

PAUL.

Avez-vous l'intention de vous remarier?

JANE.

Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

PAUL.

Remarquez que je trouverais cela tout naturel.

JANE.

En effet, cela n'aurait rien d'extraordinaire.

PAUL, narquois.

En ce cas, je demande à assister à la séance!

JANE.

Vous viendriez!?!

PAUL, modestement.

Dans la tribune des anciens députés.

JANE, agacée.

Brisons-là, monsieur... Cet entretien est trop pénible, pour se prolonger plus longtemps... Vous voulez votre portrait?... Enlevez-le, ou faites-le enlever, à votre gré.

PAUL.

Si vous voulez bien donner l'ordre à votre femme de chambre de m'aider, je l'enlèverai de suite... Sa vue pourrait vous faire du tort auprès de... mon successeur.

JANE, piquée mais se contenant.

Comme vous voudrez.

Elle sonne Marie qui paraît au fond.

MARIE, au fond.

Madame?...

JANE.

Aidez M. de Bernay à décrocher ce tableau.

MARIE.

Bien, madame.

JANE, à Paul.

Il y a encore dans votre appartement quelques bibelots qui vous appartiennent, je vais vous les apporter.

PAUL, s'inclinant.

Je n'osais pas vous en prier.

Jane sort par la gauche.

SCÈNE VIII

PAUL, MARIE.

PAUL, montant sur une chaise.

Allons, Marie, à nous deux.

MARIE, même jeu.

Voilà, monsieur le comte. (Essayant de décrocher le portrait.) Sapristi! Il tient bon, l'animal!

PAUL.

Hein?

MARIE, confuse.

Pardon!

PAUL, faisant un nouvel essai.

Le fait est que... Tu ne veux donc pas divorcer, toi, dis?

MARIE.

Si nous arrachions le clou?

PAUL, enlevant le portrait.

Pas la peine... le voilà... Viens, mon vieux, viens, on ne te fera pas de mal. (Passant le portrait à Marie.)

Tenez, Marie, prenez-le... Là... doucement... tout doucement... (Regardant Marie qui descend de la chaise.) Oh! la jolie jambe!

MARIE.

J'en ai deux, monsieur.

PAUL, souriant.

Une fortune! (Après un temps.) Marie?

MARIE.

Monsieur le comte?

PAUL.

Est-ce que vous me regrettez?

MARIE, naïvement.

Non.

PAUL, riant.

Au moins, vous êtes franche, vous!

MARIE.

Pourquoi regretterais-je monsieur le comte?... Depuis six mois que je suis ici, jamais monsieur le comte n'a daigné s'occuper de moi, ni même me regarder.

PAUL.

C'est vrai.

MARIE, sans l'entendre.

On a beau n'être qu'une domestique, on est femme et c'est vexant.

PAUL.

Je suis de votre avis.

MARIE, piquée.

J'ai servi déjà dans bien des maisons, mais c'est un affront qu'on ne m'a jamais fait.

PAUL.

J'ai eu tort, car vous êtes très gentille.

MARIE, naïvement.

Si j'étais laide, je ne me permettrais pas de faire à monsieur le reproche que je lui fais.

PAUL, à part.

Elle est très drôle! (Descendant de sa chaise et prenant la taille de Marie.) Marie, je tiens absolument — en sortant d'ici — à vous laisser des regrets.

MARIE, essayant de se dégager.

Trop tard, monsieur le comte, trop tard.

PAUL, l'embrassant.

Mais, non, Marie, mais non.

Jane paraît à gauche et les surprend.

MARIE, à part, en l'apercevant.

Madame!

PAUL, même jeu.

Fichtre!

JANE, à part.

Le divorce ne l'a même pas changé! (Haut, à Paul.) Voici tout ce que j'ai trouvé... J'en ai fait un paquet.

MARIE, essayant de prendre un air dégagé.

Faut-il le ficeler?

JANE, à mi-voix.

Vous, vous pouvez chercher une place.

MARIE, baissant la tête

Madame...

JANE.

Sortez!

MARIE, à part, en remontant la scène.

Décidément, je n'aurais pas dû le faire entrer.

Elle sort par le fond.

SCÈNE IX

PAUL, JANE, puis RENÉ.

PAUL.

Pourquoi faire une scène de jalousie à cette pauvre enfant? Vous n'en avez plus le droit.

JANE.

J'ai toujours le droit de ne pas tolérer que mes gens se laissent embrasser par... les personnes qui viennent chez moi.. D'ailleurs, si cette fille vous intéresse, prenez-la à votre service.

PAUL, à part.

Tiens! C'est une idée! (Haut, mettant le portrait sous son bras.) Adieu!

JANE, sèchement.

Bonjour.

PAUL, prenant le chapeau de René et l'examinant.

Tiens!

JANE, un peu troublée.

Votre chapeau est là-bas.

PAUL.

Merci... Mais pourriez-vous me dire à qui appartient celui-ci?

JANE, se remettant.

Cela ne vous regarde pas!

PAUL, déposant le portrait.

Je veux le savoir.

JANE.

De quel droit m'interrogez-vous?

PAUL, s'animant.

Vous oubliez, madame, que pendant trois ans vous avez porté mon nom, que vous le portiez ce matin encore.

JANE.

Est-ce parce que vous ne portiez pas le mien, que vous en avez abusé?

PAUL, avec force.

J'exige que vous me disiez à qui appartient ce chapeau!

JANE, même jeu.

Je ne vous le dirai pas.

PAUL, résolûment.

Vous me le direz.

RENÉ, paraissant à gauche.

A moi!

JANE, se plaçant vivement entre Paul et René.

Mon cousin, M. le baron René des Ormières... M. le comte Paul de Bernay.

Paul et René se saluent.

PAUL, un peu confus.

Je demandais à... madame l'adresse de votre chapelier.

RENÉ.

Dans la coiffe.

PAUL.

C'est juste.

JANE, à part.

Il est jaloux!

PAUL.

Croyez, monsieur, que je regrette de n'avoir pas fait plus tôt votre connaissance.

RENÉ.

Moi aussi, monsieur.

PAUL.

Votre cousine me parlait très souvent de vous... Elle a pour vous une très grande affection.

RENÉ.

C'est plus que de l'affection, moi, que j'ai pour elle, et le chagrin que j'ai éprouvé en apprenant son mariage, n'a été surpassé que par la joie que j'ai ressentie en apprenant son... divorce.

PAUL.

Si bien que...

RENÉ.

Si bien que j'ai déjà eu l'honneur de demander à ma cousine de m'accorder sa main.

JANE, vivement.

Je n'ai pas encore répondu à cette demande.

PAUL.

Il y a longtemps que vous êtes à Paris?

RENÉ.

Depuis hier.

PAUL, à part.

Il ne perd pas de temps. (Haut à Jane.) Mes félicitations! D'après ce que vous m'avez dit de votre cousin, madame, vous ne pouviez faire un meilleur choix.

RENÉ.

Je m'en flatte.

PAUL.

De son côté, madame vous donnera certainement le bonheur que vous cherchez,... j'en parle par expérience. Si notre union n'a pas été des plus parfaites, la faute n'en doit être imputée qu'à moi... je suis le vrai, le seul coupable.

JANE, timidement.

J'ai eu des torts aussi.

PAUL, souriant.

Lesquels ? (A René.) Ne la croyez pas : c'était bien la plus adorable petite nature...

JANE.

Je n'étais pas toujours juste.

PAUL, protestant.

Pardon.

JANE.

Et, souvent, je vous faisais des scènes sans raison.

PAUL.

Non, je les méritais toutes.

RENÉ, à part.

Si je les laisse continuer, c'est moi qu'on va mettre à la porte. (Haut.) Mon cher comte...

PAUL.

Je vous gêne ?

RENÉ.

C'est-à-dire...

PAUL, vivement.

Je me retire ! (saluant.) Madame !... Monsieur !... (Prenant son chapeaau et son portrait.) Allons, viens, mon vieux, viens, ne soyons pas indiscrets !

Il sort par le fond.

SCÈNE X

JANE, RENÉ.

RENÉ.

Original, votre... ex-mari !

JANE.

Un viveur, qui ne s'était marié que pour faire une fin !

RENÉ.

Ce qui ne l'a pas empêché de recommencer.

JANE.

A propos, j'imagine que vous n'étiez pas sérieux, quand vous lui parliez de notre futur mariage ?

RENÉ.

Au contraire, très sérieux.

JANE.

Vous allez un peu vite, mon cher.

RENÉ, pressant.

Je vous rendrai si heureuse.

JANE, soupirant.

C'est exactement ce que me disait M. de Bernay.

RENÉ, avec dépit.

Ne parlons plus de lui, Jane, puisque vous n'êtes plus sa femme et qu'il ne vous aime plus.

JANE, rêveuse.

En êtes-vous sûr?

RENÈ.

D'abord votre mari n'est jamais resté, comme moi, trois ans en Afrique... On apprend à tenir ses serments, là-bas.

JANE, souriant.

Je doute que les hommes soient plus fidèles en Afrique qu'ici.

RENÉ.

Vous avez tort.

JANE.

Voyons, aux malheureuses qui vous ont aimé, là-bas, vous leur avez aussi juré que vous leur seriez fidèle.

RENÉ.

Quelquefois, et quelquefois aussi, j'étais sincère.

JANE, doucement.

Cependant vous les avez quittées.

RENÉ.

Non, je les ai revendues.

JANE.

Un autre genre de divorce!

RENÉ.

Voyons, Jane, épousez-moi.

JANE.

C'est une idée fixe?

RENÉ.

Je la caresse depuis longtemps.

JANE.

Prenez garde qu'elle ne vous morde!

RENÉ.

Que m'importe si vous consentez à ce que je désire!

JANE.

Vous êtes fatigant, à la fin!

RENÉ.

Et dire que je commence à peine.

JANE.

Je vais vous chasser.

RENÉ.

Je reviendrai demain, après-demain, tous les jours!

JANE.

Vous êtes consolant.

RENÉ.

Je vous aime, et je vous le dis simplement, comme je le pense.

JANE.

Justement, c'est trop simple... cela m'effraie... Allez, laissez-moi pleurer en paix.

RENÉ, surpris.

Pleurer?

JANE.

Oui, pleurer!... Croyez-vous que l'on puisse rompre avec une habitude, aussi vite que l'on descend de son coupé?... Je n'aime plus mon mari, mais je l'ai aimé... Laissez-moi me mettre en règle avec son souvenir.

RENÉ.

Mais, je ne vous empêcherai jamais de vous souvenir de lui.

JANE.

Merci. (Lui tendant la main.) A bientôt.

RENÉ, surpris.

Vous me congédiez?

Marie paraît au fond.

SCÈNE XI

Les Mêmes, MARIE.

MARIE.

Madame, c'est encore monsieur.

RENÉ.

Ah ça! mais il n'a jamais été autant chez vous, que depuis qu'il n'est plus votre mari!

JANE.

Mêlez-vous de ce qui vous regarde. (A Marie.) Faites entrer.

Marie sort par le fond.

RENÉ.

Expédiez-le vivement.

JANE, agacée.

Je ferai ce qu'il me plaira.

Le comte paraît au fond.

SCÈNE XII

JANE, RENÉ, PAUL.

PAUL, à part, en voyant René.

Toujours ici ! (Haut.) Excusez-moi, je serai bref.

RENÉ, avec humeur.

Alors, je peux m'asseoir.

Il s'assied.

PAUL, à Jane.

Vous m'avez rendu mon portrait, mon devoir était de vous rapporter votre photographie... (Montrant une photographie.) La voici... (Avec un peu d'émotion.) Je la portais toujours sur moi, elle ne m'a jamais quitté... je vous le jure.

JANE, ironiquement.

Je sais que vous avez été, pour mon portrait, d'une fidélité...

PAUL, humblement.

Qui manquait à l'original, je l'avoue.

JANE.

Rendez-le moi.

PAUL, lui donnant la photographie.

Le voici... Les quelques lignes affectueuses que vous avez écrites au bas, ne sont plus de mise après la... triste cérémonie de ce matin.

JANE, tristement.

Est-ce ma faute ?

PAUL.

Je n'accuse personne, pas même moi... Les événements ont marché.

JANE.

Et vous les avez précédés.

PAUL, s'asseyant.

Hélas !

RENÉ, à part en se levant.

Il s'installe ! (Haut à Paul.) Mon cher comte, je prendrai la liberté de vous faire observer que les émotions de cette journée ont beaucoup fatigué ma cousine et qu'il serait généreux à vous de ne pas revenir sans cesse sur un passé que la justice a liquidé sans appel.

PAUL, se levant.

Pardon, monsieur, mais de quel droit vous mêlez-vous ainsi de mes affaires de famille ?

RENÉ, s'animant.

Permettez ! si quelqu'un est de la famille, ici, c'est moi.

JANE, intervenant.

Messieurs, je vais vous mettre d'accord en vous priant de sortir tous les deux : vous, monsieur, parce qu'il ne me convient plus de vous entendre; vous,

mon cousin, parceque j'ai besoin d'être seule. — J'ai du monde à dîner.

PAUL, scandalisé.

Le jour de notre divorce ?

JANE.

Est-ce que vous êtes mort?

RENÉ, distraitement.

Cela simplifierait bien des choses.

PAUL, avec colère.

Monsieur, vous avez le beau rôle et vous en abusez !

RENÉ, avec un air de défi.

Monsieur...

JANE, vivement.

Je ne vous permettrai pas de continuer sur ce ton: j'exige que vous vous serriez la main.

PAUL, tendant la main au baron.

Un shake-hands de collègue à collègue.

RENÉ, lui serrant la main.

J'en accepte l'augure...

JANE, à Paul.

Et maintenant, monsieur, adieu.

PAUL, à René.

Venez-vous ?

RENÉ.

Encore un mot à dire à ma cousine.

PAUL, soupirant.

Au fait, c'est lui qui a le droit de rester, maintenant. (saluant Jane.) Madame...

Il sort par le fond.

SCÈNE XIII

JANE, RENÉ.

RENÉ.

Vous êtes sûre qu'il n'a plus rien oublié ?

JANE.

Est-ce que vous comptez rester ici toute la soirée ?

RENÉ.

Toute la vie !

JANE.

Je ne veux pas.

RENÉ.

Vous n'avez pourtant qu'un moyen de vous débarrasser de moi.

JANE.

Lequel ?

RENÉ.

M'épouser.

JANE.

Encore! Je ne crois pas à l'homœopathie.

RENÉ.

Essayez.

JANE.

Comme vous me tourmentez !

RENÉ.

Comme vous me faites souffrir... Un mot d'espoir, au moins.

JANE, hésitant.

Eh bien...

RENÉ, anxieux.

Eh bien ?

JANE.

Rendez-vous, ce soir, à la gare de Lyon, à sept heures.

RENÉ, joyeusement.

J'y serai.

JANE.

Prenez le rapide de sept heures quinze pour Marseille... Une fois là, embarquez-vous pour l'Algérie, restez-y un an... et...

RENÉ.

Et ?

JANE.

Revenez.

RENÉ, après un temps.

Soit. . Mais à mon retour, consentirez-vous...

JANE.

Je suis trop troublée, trop peu maîtresse de moi-même, pour vous rien dire de formel en ce moment... Je suis agacée, énervée, irritée... Je m'en veux et j'en veux à tout le monde : à ma famille, à mes amis, à mes gens, même au magistrat qui a prononcé, ce matin, mon divorce !

RENÉ.

Pour celui-là, c'est au moins de l'ingratitude.

JANE.

Au fait, pourquoi donc n'est-ce pas l'officier ministériel qui vous marie, qui procède à la cérémonie contraire?

RENÉ, souriant.

Avec la même écharpe?

JANE, vivement.

Il pourrait la mettre à l'envers! Ce serait si amusant de pouvoir lui dire : Vous savez, mon bonhomme, je suis la petite femme que vous avez engagée, il y a trois ans, dans les liens éternels et sacrés du mariage, — la même, vous m'entendez? Eh bien, il faut défaire, aujourd'hui, ce que vous avez fait alors, et plus vite que ça! (Nerveusement.) Oh! oui, ce serait amusant, et puis, ça soulagerait!

RENÉ, doucement.

Vous êtes nerveuse.

JANE.

Oui, allez-vous en.

RENÉ.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je reste?

JANE.

Parce que si je vous voyais trop, je ne vous épouserais probablement jamais.

RENÉ.

Alors, je partirai.

Adeline paraît au fond.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, ADELINE, puis MARIE, puis PAUL.

ADELINE.

Me voici de retour! (A part.) Tiens! le baron est encore là! (A Jane.) Je ne suis pas en retard?

JANE.

Non, mais je t'attendais avec impatience. (A Marie qui paraît au fond.) Quoi encore?

MARIE, lui remettant une lettre.

Une lettre que monsieur le comte vient d'écrire là, à côté, pour madame la comtesse.

RENÉ, à part.

Comment, il écrit maintenant.

JANE, à Adeline et à René.

Vous permettez? (Lisant à haute voix.)

« *Ma chère Jane,*

« *Décidément, je ne puis vivre sans vous, et, depuis que j'ai perdu le droit de vous aimer, je vous aime plus que jamais. Oubliez que j'ai été coupable, croyez que je m'en repens sincèrement et autorisez-moi à demander votre main. Madame votre mère m'en avait accordé une, accordez-moi l'autre. — Votre Paul quand même!* »

ADELINE, à part.

Pauvre garçon!

RENÉ, avec inquiétude.

Qu'allez-vous lui répondre?

JANE, émue.

Je ne sais pas, moi.

RENÉ.

N'oubliez pas, Jane, que j'ai votre promesse !

JANE.

Oh ! ma promesse... Il n'y a rien de signé.

RENÉ, vexé.

Rien de signé !... Si j'avais su, je vous aurais fait faire un billet.

JANE, à Adeline.

Que faire ?

ADELINE.

Accepte, va... Tu connais ses défauts, c'est déjà cela de gagné.

MARIE.

Monsieur le comte attend la réponse.

Jane écrit quelques mots sur la lettre du comte.

RENÉ, d'un ton suppliant.

Jane !

JANE, donnant la lettre à Marie.

Portez-lui ceci.

MARIE, à mi-voix.

Madame la comtesse exige toujours que je quitte son service ?

JANE, sèchement.

Plus que jamais.

MARIE, à part.

Toujours les petits qui pâtissent pour les grands.

Elle sort par le fond.

RENÉ.

Vous avez refusé, n'est-ce pas ?

JANE.

J'ai accepté.

ADELINE.

A la bonne heure !

RENÉ.

C'est une plaisanterie?

JANE.

C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

RENÉ.

Vous oubliez ses torts?

JANE.

Il les répare, en m'épousant de nouveau.

RENÉ, ironiquement.

Jusqu'à ce que vous soyez contrainte de demander encore le divorce !

JANE, vivement.

Jamais ! (souriant.) J'aurais trop peur d'être obligée de l'épouser une troisième fois.

RENÉ, tristement.

Allons, j'ai perdu !

JANE, à mi-voix.

Pas encore ! Ce que l'on perd d'un côté, on peut quelquefois le regagner de l'autre.

RENÉ, même jeu.

Plaît-il ?

JANE, lui montrant Adeline qui a remonté la scène.

Regardez !.. Jolie... veuve... riche et sans enfants.

RENÉ.

Au fait, le bonheur est peut-être là, puisque vous me le dites.

JANE.

Je vous le promets.

Marie précédant le comte paraît au fond, tenant le portrait sous son bras.

MARIE.

Monsieur le comte, madame.

PAUL.

Jane, est-ce bien vrai ?

JANE, souriant.

Mon Dieu, oui... Plutôt vous qu'un autre.

PAUL, lui baisant la main.

Vous êtes un ange ! (Tendant la main à Adeline.) Bonjour, amie ! (A René.) Cousin, vous serez mon témoin.

RENÉ, riant.

Au pistolet, à quinze pas.

ADELINE, gaîment.

Le fait est, qu'épouser une seconde fois son mari, ce n'est plus un mariage, — c'est un duel !

JANE, se penchant sur l'épaule de Paul.

Alors, allons sur le terrain.

Marie, grimpée sur une chaise, remet le portrait à sa place.

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin

THÉATRE DE CAMPAGNE, recueil de comédies de salon (8 séries ont paru). Chaque série formant 1 vol. grand in-18, est vendue séparément. — Prix. 3 50

LE THÉATRE A LA VILLE, recueil de comédies en un acte, par E. Ceillier, gr. in-18. . . . . 3 50

LA PEUR DE L'ÊTRE, comédie en 3 actes, par Emile Moreau et Pierre Valdagne (Menus-Plaisirs), in-18. 2 »

THÉATRE DU JEUNE AGE, recueil de comédies enfantines, par Mme Bellier, 2 vol. ; chaque vol 3 50

LA PAIX DU MÉNAGE comédie en 2 actes, par Guy de Maupassant (Comédie-Française), 1 vol. in-18 . . 3 50

MUSOTTE, comédie en 3 actes, par Guy de Maupassant et Jacques Normand, 1 vol. gr. in-18. . . . . . 3 50

« ALLÔ! ALLÔ! » comédie en un acte, par Pierre Valdagne (Vaudeville), in-18 . . . . 1 50

DANS UNE LOGE, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Déjazet), in-18. . . . . 1 50

ENTRE AMIS, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

LA COMTESSE SARAH, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

SERGE PANINE, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . 2 »

LE MAITRE DE FORGES, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. 2 »

LA GRANDE MARNIÈRE, drame en huit tableaux, par Georges Ohnet (Porte-Saint-Martin), in-18 . . . 2 »

DERNIER AMOUR, pièce en 4 actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

PHRYNÉ, opéra-comique en 2 actes, par Augé de Lassus (Opéra-Comique), in-18. . . . . 1 »

POUR UN RIEN! saynète, par Jean Berleux . . . . 1 »

QUI?... comédie en un acte, par Paul Bilhaud 1 50

LE RESTAURANT BEAUFUMET, comédie en un acte, par Eugène Cellier . . . . 1 »

POUR QUAND ON EST DEUX, recueil de comédies, par Colias. . . . 3 50

POUR CASINOTER, saynètes et monologues, par Félix Galipaux . 3 50

LA CHARBONNIÈRE, drame en 5 actes, par Hector Crémieux et P. Decourcelle. . . . . 2 »

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE, comédie en 4 actes, par Paul Delair . . 3 50

SOURDS-MUETS, drame en 1 acte, par Gaston Devore . . . . 1 »

TENTATION, comédie en 1 acte, par Gaston Devore. 1 50

PHRYNÉ, scène grecque, par Maurice Donnay (Chat noir) 1 50

FOLLE ENTREPRISE, comédie en 1 acte, par Maurice Donnay. . . 1 50

LES SURPRISES D'UN CÉLIBATAIRE, comédie en 1 acte par Ernest Duchesne. 1 50

ANNABELLA, drame en 5 actes, par John Ford. . . . . 2 »

UN FLIRT, comédie en 1 acte, par H. de Fleurigny. 1 50

LES LACHEURS, pièce en 4 actes, par Edouard Franchetti. . . . . 2 »

LES DAMES DU PLESSIS-ROUGE, pièce en 5 actes et 6 tableaux, par Léon Gandillot . . . . 2 »

UNE FEMME FACILE, comédie en 1 acte par Léon Gandillot 1 50

ASSOCIÉS, comédie en 3 actes, par Léon Gandillot. 3 50

LES AMANTS LÉGITIMES, comédie en 3 actes, par Ambroise Janvier et Marcel Ballot 3 50

LE TROISIÈME LARRON, comédie en 1 acte, par René Lafon . . . 1 50

DJELMA, opéra en 3 actes, par Charles Lomon. . . . . 1 »

AU DÉCLIN, à propos en 1 acte, par Jacques de Nittis. 1 50

AMOUREUSE, comédie en 3 actes, par Georges de Porto-Riche. . . 3 50

LES PIEDS NICKELÉS, un acte, par Tristan Bernard . . . . . . 2 »

EDEN-PARTY, scène biblique par Jacq. Redelsperger. . . . . 1 »

CRÉANCIERS, tragi-comédie ; *Le lien*, drame en 1 acte ; *On ne joue pas avec le feu*, comédie en 1 acte, par Aug. Strindberg 3 50

PÈRE, tragédie en 3 actes ; *Le Paria*, pièce en 1 acte, par Auguste Strindberg. 3 50

LES RICOCHETS DE L'AMOUR, comédie en 3 actes, par Albin Valabrègue et Maurice Hennequin . . . 2 »

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine — Pichat et Pepin